

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 26

Artikel: Pauvre veuve !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

formant le bras de Genève, celui-ci s'étendant à l'est jusqu'à la chute du Rhône dans le Léman. Ce passage du Petit-Lac dans le Grand-Lac cause une impression plus forte presque que celle qu'on éprouve au moment où de la Tamise on débouche dans la mer. Là, on a été préparé petit à petit au tableau qui va se présenter ; on se figure d'ailleurs naviguer déjà dans les eaux de la Manche en aval de Gravesend, tant le fleuve s'est élargi. Rien de semblable quand on double le cap de Promenthoux en venant de Nyon : à vos yeux étonnés s'étais soudain une nappe d'eau qui mesure jusqu'à trois lieues de largeur entre Rolle et Thonon et dont les contours, à cause de leur éloignement, ne montrent plus les menus accidents du terrain, mais seules les grandes lignes des monts qui les dominent. Ces hauteurs commencent au-dessus de Thonon et se suivent jusqu'aux sommets de Naye et de Jaman, comme autant de gigantesques châteaux-forts. Je n'avais rien vu jusqu'ici d'aussi imposant. Malheureusement, le *Winkelried*, au lieu de suivre la route au centre du lac, qui nous eût constamment offert ce tableau sous son angle le plus favorable, se mit à longer la rive septentrionale, où le paysage est assez monotone, du moins jusqu'à Morges.

Nous croisâmes en ce moment un vapeur plus petit que le nôtre, le *Guillaume Tell*, venant de Lausanne et qui nous salua d'une bordée de ses deux petits canons, politesse à laquelle le *Winkelried* répondit en inclinant son pavillon.

La région qui va de Nyon à Lausanne s'appelle La Côte ; elle est plantée de vignes où, sur des étendues atteignant parfois une lieue, on ne voit en fait de constructions que les petits pavillons où les vignerons serrent leurs outils. Ce tableau intriguait fort le Hollandais. Je l'entendis grommeler dans sa barbe des paroles inintelligibles. Comme le capitaine passait à sa portée, il l'arrêta par sa tunique et, lui montrant doigt l'immense vignoble :

— Je comprends maintenant, lui dit-il, d'où sortent vos trente millionnaires ?

— Vous dites ?

— Mais oui, si tant de vignes appartiennent à un seul et même propriétaire, il faut bien qu'il soit un Crésus.

— Permettez, elles ne sont pas à un seul, mais bien aux habitants de ces bourgades que vous voyez, disséminées sur les coteaux.

— Comment se fait-il alors que ces vignerons vivent si loin de leurs biens, qu'il n'y aient aucune habitation d'où ils puissent les surveiller ? Vous m'avouerez que cela est bien extraordinaire !

Le brave Hollandais hochait la tête, ce que voyant, le sautillant Parisien alla aux informations à droite et à gauche et ramena un batelier qui confirma les dires du capitaine. Mais l'incuré n'en voulut rien croire et c'est en haussant les épaules qu'il regagna sa place sur la banquette.

Nous arrivions à Morges. Le bateau stoppa devant le port qu'enserrent deux mûles terminés chacun par une tourelle de garde. Des barques conduisirent à la rive quelques passagers et nous en amenèrent d'autres à leur place. Sur l'une des embarcations se dirigeant vers le *Winkelried* se trouvait un particulier si long et si maigre qu'il faisait songer involontairement à quelque fabuleuse araignée. Ses traits étaient loin de dépeindre le parfait contentement. La barque qui le portait ayant atteint l'échelle du bord, deux hommes lui tendirent la main pour l'aider à monter.

— Non, non ! s'écria-t-il avec effroi, je ne mettrai pas les pieds sur ce bateau ! Qu'on me ramène à Morges !

— Sois donc sans crainte, lui dit un jeune homme auquel il se cramponna, nous ne courrons aucun danger !

— Laisse-moi, répondit-il, cette machine ne

m'inspire pas la moindre confiance, on ne peut jamais savoir si ces maudites inventions du temps présent ne vont pas sauter tout à coup !

Je ne sais si on eût pu déterminer finalement ce vieux poltron à monter de lui-même à bord ; mais les solides poignets des bateliers le hissèrent en un clin d'œil sur le pont, tandis que la barque s'éloignait.

Il était vraiment terrifié, le pauvre homme, et ne lâchait pas le jouvenceau. Celui-ci, comme je l'appris bientôt, était son fils. Traînant doucement son père, il le mena droit à la machine, pour lui montrer qu'elle n'était pas aussi terrible qu'il se la figurait, lorsque soudain elle se mit à siffler et à gronder furieusement, tandis que les roues se débattaient dans des flots d'écume. A ce tintamarre, le vieillard fit un saut en arrière et, se tenant à peine sur ses jambes vacillantes, s'écria : « Arrêtez, arrêtez ! Je veux descendre ! » Mais les éclats de rire qui partirent de son entourage le firent taire et le calmèrent mieux que tous les raisonnements, et peu à peu il sembla oublier les effroyables périls enfantés par son imagination ; au reste, il avait reconnu une ancienne connaissance dans la personne du capitaine, qui vint à lui en l'appelant : « Monsieur le procureur ».

Cependant nous commençons à apercevoir la capitale du canton de Vaud. Du haut de ses collines, la vieille cité et sa cathédrale gothique nous saluaient de tout loin. Ouchy, port de Lausanne, où nous nous arrêtâmes, a de pittoresques maisons qui se mirent dans l'onde. Il y avait là une grande foule, qui poussa de joyeuses acclamations à l'arrivée du *Winkelried*. C'était sans doute jour de marché à Lausanne, car les paysans et les paysannes que nous avions pris à bord à Morges, se rendirent à terre, eux et leurs corbeilles lourdement chargées, et s'engagèrent sur le chemin qui monte droit à la ville.

(A suivre.)

Etoiles filantes. — C'est la mode aujourd'hui, dans le monde des reines, princesses, duchesses, comtesses et Ci^e, que ces grandes dames s'envoient un beau jour du foyer conjugal, pour aller, en compagnie d'un galant, jeune, beau et de condition modeste, filer le parfait amour dans quelque coin perdu, ignoré de l'époux navré et penaude, des policiers au flair infaillible, et connu seulement des journalistes et du public.

L'autre jour, un monarque européen visitait un village de ses états. C'était justement fête de tir. On lui présenta le « roi » de la fête :

— Ainsi nous sommes collègues, dit le monarque en tendant la main au héros de la journée.

Celui-ci, interloqué, réfléchit un instant. « Collègue ?... Collègue ?...

— Ah ! sire, c'est juste ! ma femme aussi m'a abandonné l'autre jour.

Regrets. — Entendu mercredi dernier, jour de marché, sur la place de la Palud.

— Oh ! voyez-vous, madame, je ne sais pas vraiment pourquoi je me suis mariée, moi qui n'aimais pas faire la cuisine et les enfants.

L'AGNI ROBA

T'EINLÉVAI pi po on Louis Queliard ! Bâogro de soulou de taborniau et de matafan que

l'è, quand bin n'a jamé z'on z'u éta à bou de Cery ! S'è-te pas laissi robâ on agni l'autr'h. Et va ! on bin galé agni que sa fâille lái avai fé lo dzo que l'avant veihlò lo vin couet vè la Luisa à Tampon, vo sède prau ! la felhie à Zabet, que l'avai mariâ Tampon, que l'avai z'u on bouibo la mima né. Lavan dan quasu accutsi ein mîmo teimps, la fâille et li.

Dan, vaïcè mon Queliard, que l'avai fauta d'ardzeint po payi onna misa de bou su Savengny, que sè rezout a mena son bocon d'agni à

onna faire de bête pè lo Tunnet à Lozena, on demero. Ie partant dan lè dou, li et l'agni, que menâve ào bet d'onna petta cordetta, et ma fâi, falu s'arretâ pè Marin po bâire quartetta, po cein que l'avai la tserrâre dau bâre asse à la dècheinta que lo tsemin de fè de Naye. Ne sè trâove-te pas lè avoué quattro croûio guieus, dâi melebâgrog que l'avant travailli pè lè bou dau Dzorat po la communâ et rupâvant lo dzornâ dèvant de s'ein allâ. Clliau quattro corps lè cougnessant tote que le boune et l'idée lau vint d'ein djuvi de iena à Queliard. Mâ, assein, porquie s'arretâve-te tant grand-teimps pè ellî Marin, ellî soulon de Queliard ?

Vaitcè dan mè quattro compagnon que se compilliotan bocon et que saillant que dèvant iò sè mettant à dècheindre avau la route contre lo Selâo (ellî cabaret que lâi a on djû de guelhie dèvant). Lo premi sè site vè lo terrau tandu que lè z'autre allâvant on bocon pe liein tant que vè lo Lion d'or, iò lo second se site assein, lo troisième va on boquenet pllie avau et lo derrâi oncora pe lèv.

Peindeint ci temps, mon Queliard l'avai prâi son agnî su lè bré et lo portâve quemet on porte on boute, quand vaïcè que l'arreve dèvant lo Selâo, iò l'etâi lo premi estasié.

Bondzo l'amî, que lâi fâ dinse. Io allâ-vô dinse avoué ellî galé petit tsin que vo portâde dein voutrè bré ?

— Quemet ! on tsin ! l'è on agnî, so répond Queliard.

— Quaisi-vo, vo z'ite sou, l'è bo et bin on tsin. Quaque minute aprî, vaïcè que l'arreve pè vo lo Lion d'or iò lo second estasié lâi dit :

— Eh ! l'hommo, que voliein-vo fêre avoué ellî petit tsin ?

— Quin tsin ?

— Clli que vo portâde.

— Ma l'è on muton, on agnî.

— Mè bourlâ se vo n'îte pas fin sou de crère que l'è on agnî, l'è bo et bin on tsin.

Et Queliard va plie lévè ein sè deseint ein lîmô quemet cein sè fasâi que desant ti que portâve on tsin.

Lo vaïcè vè lo troisième.

— E-te la moûda tsî-vo de portâ lè tsin su sè brè, que lâi fâ la tsaravôta ?

— Mâ, avoué voutron tsin... vo dio que l'è on agnî.

— Quaise-vo ! l'è on tsin et que vaut pas tchè.

— Crâide-vo ? vaïcè dza dou que m'ant de lo mîmo affrè.

— Bin su que l'è on tsin.

— Eh ! mon Dieu te possiblio, que sè peinse mon Queliard, faut bin crâire que l'è mè que mè trompo, du que mè diant ti dinse. Mè faut éin être su, vaïcè quauquon ; mè faut lâi dèmandâ que l'è que porto. — Dîte-vâi, Monsu, que fâ ào quatrième lâro qu'arrevâve justament, quinna bite e-te cein que l'è que ?

— L'è on tsin, bin su.

— Crâio que vigno fou. Faut bin que cein sâi verè, du que tote le dzein lo brâmant. Mâ, que met cein va-te que me sâio trompâ. Tot l'ein è de, vao étre on tsin, l'è mè que vafo corbo, mè sari trompâ ein Marin.

Cosse deseint, l'accou bas lagni, sè revire contre Marin ein tracein quemet on fou. N'è pas fauta de vo dere que mè quattro pandoure châotant su lo muton que l'ant bo et bin veindu veingt frances ào gros Fritz, lo boutsi et sè santi bin refé la panse avoué ellî l'erdzeint.

Se cein n'è pas verè, vu que lo premi verro de croûio vin que bèvetri sè verâ ein kirche, que met on dit ein français po l'iguie de cerise.

MARC A LOUIS.

PAUVRE VEUVE !

MADAME X. se désolait de ne pas recevoir de nouvelles de son mari, parti depuis huit jours pour une course de montagne. Le malheureux avait été victime d'un accident ;

était tombé au fond d'une profonde crevasse d'où son cadavre n'avait pu être retiré.

Personne n'osait annoncer la terrible nouvelle à Mme X.

Enfin, une de ses voisines se décide à l'en instruire. Elle ne sait comment s'y prendre pour atténuer autant que possible l'effet.

L'épouse, inquiète, entretient la visiteuse de sa douleur et de la crainte qu'elle a que son mari ne soit mort. Un accident est si vite arrivé ; il s'en produit tant dans la montagne.

« Ah ! je me jetterais par la fenêtre aux yeux de la personne qui m'en apprendrait la nouvelle, ajoute avec vivacité la pauvre veuve sans le savoir. »

La voisine aussitôt d'ouvrir la fenêtre.

Mme X comprit tout de suite la cruelle vérité. Mais ces transports cessèrent à l'instant. Elle tomba dans les bras de son fauteuil, puis essuyant une larme :

— Oh ! que c'est triste ! Oh ! que je suis malheureuse ! Me voilà seule à présent ; que vais-je devenir !... Quelle horrible chose !... Je ne le verrai donc plus !... Il est vrai que le pauvre cher homme n'était pas toujours très commode... Il ne me sera pas possible de garder cet appartement ; il est trop grand et trop cher pour moi toute seule. Et puis, il n'est pas très confortable. J'ai toujours désiré un logement avec un petit jardin ; mais mon mari n'en voulait pas entendre parler ; il était si autoritaire, si égoïste ; il ne pensait qu'à lui... Oh ! que je suis malheureuse !

L'histoire anecdotique. — Après la première représentation de l'*Oreste*, de Voltaire, la maréchale de Luxembourg envoya à l'auteur quatre pages de critiques sur sa pièce.

« Madame la maréchale, répondit simplement l'auteur de *Candide*, on n'écrit pas « Oreste » avec un h. »

Gens pressés. — De braves campagnards s'en sont allés voir la « Dîme », à Mézières, en compagnie de leur gamine, âgée de sept ans.

Quand le rideau se leva, la fillette ne put retenir une exclamtion :

— Oh ! mama, regarde-voi ceux-là ; y z'arrachent déjà leurs pommes de terre et nous qu'on n'a pas encore fini de planter les nôtres !

LE MONSTRE D'IVOIRE

Il n'est pas au monde d'instrument de musiques qui ait soulevé plus de vives colères, provoqué plus de véhémentes imprécations que le piano.

Ce n'est point tant à lui qu'on en veut comme à tous ceux, à toutes celles dont il s'est fait le trop docile serviteur.

Le piano, sous les doigts infatigables de ses innombrables amateurs, féminins ou masculins, est comme le non moins servile ciment dans les mains d'un mauvais architecte : c'est une calamité.

« Les femmes qui écrivent sont dix fois moins nombreuses que les femmes qui peignent, dit Emile Bergerat dans une amusante boutade, dont voici quelques extraits. Les femmes qui peignent sont cent fois inférieures en nombre à celles qui jouent la comédie. Les femmes qui jouent la comédie sont, aux femmes qui pianotent, comme un est à cent mille, attendu que toutes les femmes pianotent et égratignent l'ivoire. Egratigner l'ivoire est une qualité requise et sine qua non dans ce marché aux femmes qu'on appelle le mariage. Pour savoir si une jeune fille est nubile en Occident, on la place sur un tabouret tournant devant une harpe à dents, et on la regarde extraire. Le premier jeune homme qui a une attaque de nerfs et s'évanouit est de droit son fiancé. A la seconde crise, il est presque forcée de l'épouser. »

« J'ai remarqué que les veuves se remettaient au piano.

« Tenez, laissez les bas-bleus tranquilles et massacrez les pianistes, voulez-vous ?

« ... Le bas-bleu ne nuit à personne ; il manipule dans l'ombre et le mystère. La pianiste est funeste, son vice est retentissant, et il se manifeste publiquement, au-dessus du bruit des voitures, qu'il domine. Prenez cent chars, et chargez-les de tringles de fer dénouées, et traversez au galop une rue quelconque de nos villes, l'horreur de cette ferraille, battant la muraille, sera vaincue par l'épouvantable gamme des vierges ; la gamme qui escalade les étoiles, sort des cheminées, vente des fenêtres, siffle sous les portes, pénètre les murs et les imbibe d'humidité chromatique ; la gamme trébuchante et saoule, qui marche sept pas et les redescend ; la gamme, ce son en cage, cette malédiction, cet enfer de famille. Dans la trombe d'un train en éruption de tunnel, on entend encore, vitres closes, la gamme ; et c'est la fille du chef de gare qui l'emporte sur l'ouragan.

« ... On parle des divers chants nationaux de l'Europe. Mais, malheureux, il n'y en a qu'un, paroles et musique, et c'est le *Domisoldo*. Allez d'un pôle à l'autre pôle, enfoncez-vous dans les déserts affreux, pénétrez chez les Pantagouriches, peuplades fabuleuses et préhistoriques, et, que vous soyiez scalpé ou proclamé roi, vous le serez sur l'air de *Domisoldo*, non sur un autre, et, si vous épousez la fille du chef, vous l'épouserez devant un piano en palissandre qui jouera, sans aide ou avec aide, le *Domisoldo* universel.

« ... Aussi, je vous le dis sans fard, laissez les pauvres bas-bleus à leur marotte inoffensive et exterminons la pianoteuse. La grande maladie de la femme, c'est la gamme. Tout son malheur vient de là, et tout son crime.

« ... Le *Domisoldo*, chant national, nous tue nos femmes et nos filles. Il est le fléau social. N'est-il pas sinistre de penser qu'à l'heure où vous lisez ces lignes, des milliers de douces créatures font couler la gamme inexorable et abrutissante sur les bruits enchanteurs de la nature et même sur les criailles vivaces des marmots.

« ... Je demande que l'on invente le piano sans cordes et sans sons, le piano blanc, d'où rien n'émancie, et même qu'on y adapte une manivelle ingénieuse grâce à laquelle les bas se tricoteraient tout seuls et les ménages se tiendraient en ordre d'eux-mêmes, pendant que la femme agitera dans le silence ses carpes et métacarpes ornés de bagues chatoyantes... »

LA TAPISSERIE DE GRAND'MÈRE

Il y a quelque vingt ans, les jeunes filles, imitant leurs mères, se plisaient aux travaux de l'aiguille ; la tapisserie, la broderie étaient encore en faveur et l'on ne trouvait rien de déshonorant à repriser des bas et rafistolier une dentelle. Il y avait bien aussi les arts d'agrément, mais on les étudiait chez soi, en tapotant le piano familial, en s'essayant, dans l'embrasure d'une fenêtre, au labeur charmant de l'aquarelle. On n'allait point au delà. Les jeunes filles d'alors trouvaient belle l'épitaphe gravée sur une tombe athénienne : « Elle fut femme et filia de la laine ».

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, les jeunes filles de la bourgeoisie professent à l'égard des travaux de dames un insurmontable dédain. La femme est devenue sculpteur, joaillier, peintre. Il est passé le temps où l'on brodait les pantoufles du grand-père. Les jeunes filles se lancent dans les grandes machines décoratives ; elles célèbrent l'astronomie, la médecine avec une audace cruelle.

Et le bon ton consiste à se rendre à l'atelier chaque jour, avec le grand carton, la boîte à peinture sous le bras.

Ainsi, c'est le grand art que les jeunes filles du monde travaillent avec opiniâtré. Seulement, quand on parcourt les Salons actuels, on est étonné par les minces résultats obtenus, après tant d'années de labeur. Et l'on est bien près de recommander à toutes les admiratrices du « grand art », de reprendre la tapisserie laissée inachevée, dans un coin de la maison familiale, par leur grand'mère.

Le secret de la fortune. — Un de nos médecins rencontre un empirique très couru et qu'il connaît bien.

— Mais dites-moi, fait-il au cours de la conversation, comment donc vous y prenez-vous pour avoir une pareille clientèle ? Aucun de mes confrères, toutes grandes que soient sa science et son habileté, ne peut rivaliser avec vous.

— C'est bien simple. Prenons un chiffre quelconque : dix mille si vous voulez. Eh bien, sur dix mille personnes, combien pensez-vous qu'il y ait de gens de bon sens — je ne dis pas d'*« esprit »* : le monde en fourmille ?

— Diable ! vous m'embarrassez... Sur dix mille ?... Ma foi, sur dix mille personnes, que peut-il y avoir de gens de bon sens ?... Une centaine, tout au plus.

— Eh bien, cher monsieur, les cent personnes sont vos clients et les neuf mille neuf cents autres sont les miens.

Eh bien quoi ! — Dans une des dernières guerres européennes, un corps de troupe était exposé, sans pouvoir s'y soustraire, au feu d'une batterie qui en emportait des files entières,

L'officier commandant ce corps tâchait de faire prendre patience à ses hommes. Il se promenait devant le front au petit pas de son cheval et s'occupait, le plus calmement du monde, à dénouer sa dragonne qui s'était entortillée autour de la poignée de son épée.

— Eh bien, mes braves, disait-il, voyant les soldats un peu troublés, qu'est-ce que c'est ? du canon ? Eh bien quoi ! ça tue, ça tue, voilà tout !

Aux champs. — « Vous devez bien vous ennuier à la campagne ? »

— Eh bien non, pas du tout, au contraire. Je vous dirai que nous ne recevons presque pas de visites.

*

En wagon. — « L'odeur du cigare ne vous incommode pas, madame ; parce que dans ce cas je fumerai la pipe ? »

Logique de pochard.

Sur le minuit, sortant de la taverne, Certain pochard allait on ne sait où ; Notre homme tombe et soudain on le berne, Bien qu'il jouât à se casser le cou. Quelqu'un pourtant lui dit : « Ami Grégoire, « Puisque le vin vous fait ainsi broncher « A chaque pas, vous avez tort de boire. »

— Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

PONS DE VERDUN.

Le jour des marmots. — C'était, jeudi, fête des marmots. Musique et autorités en tête, mille et quelques bambins et bambines, joie de leurs parents, vie de nos écoles enfantines, espoir du pays, ont traversé la ville en colonne, escortés par toute la population, délicieusement émue et réjouie. Ils allaient à Montbenon, où, jusqu'à 5 heures, ils se livrèrent à des rondes et à des jeux qui amusèrent petits et grands.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.